Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 53

Artikel: 2me centenaire de la mort du major Davel
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-216863

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SOLITAIRE DE CLEBES

Conte de Sylvestre.

HIER soir, 31 décembre 1892, nous étions assis, trois de mes amis et moi, autour de la table ronde d'une chambre bien chauffée où, chaque année, St-Sylvestre nous réunissait. C'était une coutume consacrée par une vieille amitié, que tous les ans, à pareille date, le *club des cinq inséparables* se donnait rendez-vous chez l'un ou l'autre d'entre eux pour y passer une joyeuse soirée. Cette année, nous nous trouvions chez notre ami Adrien, un vieux garçon endurci, qui ne comptait ses ans que par ses exploits cynégétiques. Le fait est qu'il est un très digne apôtre de St-Hubert; aussi l'avons-nous surnommé Gérard II. Cette année encore, pour la troisième fois, nous n'étions que quatre au traditionnel rendez-vous.

L'absence de notre excellent ami Ferdinand était toujours pour nous un grand vide et le sujet de commentaires graves, semi-philosophiques, qui jetaient, pour un moment, une pénible impression sur notre gaîté. Charles, le plus jeune du *club,* nature idéaliste et enthousiaste, rappelait chaque année, au début de notre réunion, le souvenir du cher camarade disparu. Il le faisait d'une manière si émouvante et sur un ton si mélancolique, que son discours ressemblait terriblement à une oraison funèbre. Qui était donc cet absent, et pourquoi, depuis trois ans, ne venait-il plus s'asseoir au milieu de nous ?

Voilà, sans doute, ce que le lecteur se demande in-petto.

C'est une étrange histoire.

Ferdinand de B... était, il y a quelques années seulement, un des plus joyeux gentilhommes qu'il fût. Porteur d'un des plus beaux noms de l'armorial de Savoie, il possédait tous les dons qui décèlent une haute origine et une parfaite éducation. Sa distinction était aussi proverbiale que sa belle humeur. Il avait en plus, chose rare, une grande bonté de cœur, une grande élévation d'âme; le pauvre avait une large part de l'opulence de sa bourse. Ce cœur, si sincèrement bon, devait naturellement aimer et souffrir. Le jeune homme s'éprit d'un violent amour pour une jeune paysanne d'une remarquable beauté. Angeline, fille d'un honnête laboureur de Savièze, était bien l'incarnation de la fraîcheur printanière, de la candeur juvénile. Elle avait le visage d'une Vierge et le port d'une reine. Sous de brillants atours, on l'eût aisément prise pour une princesse.

Ferdinand, n'écoutant que la voix de son cœur, se laissa aller à aimer éperdument la jeune fille, et, ayant appris que plus d'un courtisan sollicitait sa main, il s'ouvrit sans préambule à sa famille et demanda à son père, un fanatique du blason, l'autorisation qu'en bonne forme il devait requérir pour l'union qu'il désirait contracter. La réponse ne se fit pas attendre. Ce fut un *non* formel, catégorique, sans réplique.

En fils soumis, le jeune vicomte renonça stoïquement à son plus cher projet; mais subitement aussi, son caractère s'altéra, une sombre mélancolie s'empara de son âme, et, un beau jour, on apprit avec stupeur que Ferdinand de B... avait disparu. Ses amis s'en inquiétèrent; ils écrivirent au père, le comte de B..., qui habitait, durant l'été, son château de Tremblaine, en Dauphiné. Le vieux gentilhomme répondit qu'il ignorait le départ de son fils et le lieu de sa retraite.

Trois ans s'écoulèrent.

Or, hier soir, au moment même où notre ami Charles, au début de notre soirée de Sylvestre, évoquait en termes émus le souvenir de notre féal ami disparu, trois coups sonores résonnèrent sur la porte de la pièce où nous nous trouvions réunis. Presque simultanément, un grand gaillard, à l'air chevaleresque, faisait irruption dans la salle. Un large chapeau de feutre mou, surmonté d'une plume d'aigle, ondait d'ombre ses yeux noirs et perçants; un sourire amer plissait ses lèvres roses, que masquait à demi une barbe fine et un peu inculte. Il portait la vareuse du chasseur de montagne, et était chaussé de hautes bottes qui lui allaient à mi-jambes; une culotte de cuir brun achevait de donner à son aspect quelque chose à la fois de terriblement rude et d'irrésistiblement sympathique. C'était Ferdinand, le jeune vicomte de B..., le fidèle ami des beaux jours, qui revenait, en cette mémorable soirée de Sylvestre, prendre sa place à la table des cinq inséparables. Nous le reconnûmes aussitôt, malgré son accoutrement, malgré son visage velu, qui nous cachait la finesse de ses traits aristocratiques, car l'amitié, la vraie, est une seconde vue, et nos cœurs ne nous trompaient pas.

Ce fut un transport difficile à rendre; en une seconde, nous étions tous suspendus à son cou, le pressant sur nos poitrines, tandis que son gros St-Bernard, couché dans un coin de la salle, près du poêle murmurant, sourdement grondait de jalousie.

Hélas ! ce ne devait être qu'un furtif revoir, un épanchement éphémère; mais combien, néanmoins, ce retour inattendu nous rendit belle cette soirée finale de l'année !

Ferdinand nous raconta qu'il avait pour toujours renoncé au monde, à la société, qu'il n'aimait plus que la Nature avec laquelle il avait fait un pacte à vie. Depuis son départ, il habitait le pauvre hameau de Clêbes, perdu dans ce solitaire Vallon de Nendaz, où l'on vit comme séparé du reste du monde, où le sol n'a pas encore été foulé par le pied étranger. Sa vie s'écoulait aux trois-quarts dans la solitude des grands bois, dans les gorges profondes et sauvages, où la chasse le retenait huit mois de l'année. Dans son caractère, naguère mondain, une évolution complète s'était accomplie, à la suite de sa défaite amoureuse. Le jeune gentilhomme, remontant vers notre lointaine origine, était devenu subitement sauvage, conséquence de sa nature romanesque, fière et chevaleresque. Plus il aimait la Nature, plus il détestait le monde. Il s'était pris d'une affection surnaturelle pour les vieux sapins velus, pour les humbles fleurs des forêts, l'herbe tendre, la rosée bienfaisante, le ciel bleu, vaste, immense, insondable, et ses milliers de petits mondes qu'il s'amusait à compter, comme des perles, dans ses étapes nocturnes et qui brillaient, ainsi que des paillettes d'argent, dans ce grand firmament si mystérieux, dans les extatiques ennuitées de Messidor.

Enfin, sous son écorce presque rude, son cœur était resté le même, grand, généreux; mais la pensée, sublime rouage, l'avait, par une de ces révolutions morales étranges, poussé vers d'autres mondes, dans une région d'êtres mystiques, qui, dès l'abord, l'avaient ravi, subjugué. Et maintenant, il haïssait autant la société qu'il idolâtrait la Nature; il ne lui était resté, à l'égard du passé, que le sentiment filial, qu'on n'étouffe pas, et un ineffaçable souvenir, ancré dans son âme comme la lune dans son disque : c'était l'impérissable amitié qu'il nourrissait pour ses quatre compagnons d'enfance et de jeunesse, et c'était pour celà qu'il était venu...

Nous fîmes, à notre hôte aimé et inattendu, la réception qu'il méritait et usâmes de tous les trésors qu'une amitié de Pylade peut enfanter pour le décider de demeurer avec nous; ce fut en vain : dans cette âme d'élite, la volonté tenait autant de place que l'affection.

Il désira connaître ce qui s'était passé de saillant depuis son départ, car il était resté, depuis trois ans, absolument étranger aux choses sociales. Nous lui contâmes, à tour de rôle, par instants tous ensemble, ce qui pouvait l'intéresser. Il ne dit pas un mot d'Angeline et nous respectâmes son silence, c'eût été raviver une plaie; mais il nous sembla, un moment, voir le nom de la belle paysanne errer sur ses lèvres.

Puis il se mit à lire, pendant quelques minutes, les journaux pendus au râtelier. Nous le regardions tous, extasiés.

Minuit sonna à l'horloge de la vieille cathédrale. Ferdinand se leva et nous dit :

— Mes chers amis, je suis heureux d'être venu, je ne pouvais vous donner une meilleure preuve de mon immortelle affection; mais je suis heureux aussi de m'en retourner, car j'ai acquis que le monde est plus perverti que jamais; les journaux que je viens de lire à la dérobée me sont une preuve de plus de la noirceur et de l'ingratitude des hommes : le scandale du Panama, la rupture du traîté de commerce avec nos amis de soixante-dix. A Clêbes, on ne connaît pas ça. Adieu, mes chers amis, je rentre dans ma chère solitude, mais, quoi qu'il arrive, comptez éternellement sur moi !

Puis il s'élança vers la porte et, suivi de son molosse du St-Bernard, il disparut dans la nuit sombre, tandis que les cloches sonnaient à toute volée, que les accords stridents d'une fanfare résonnaient, presque lugubres, dans le silence glacial de cette mémorable nuit.

Albert de Solandieu.

2me CENTENAIRE DE LA MORT DU MAJOR DAVEL

Le canton de Vaud célébrera, le 24 avril 1923, le 2me centenaire de la mort du glorieux martyr de son indépendance. Pour la circonstance, la société d'art dramatique « La Muse » a décidé d'organiser une série de représentations patriotiques d'une œuvre *inédite,* consacrée au Major Davel. A cet effet, elle ouvre un concours entre tous les auteurs suisses. Le jury est composé de 7 membres. Il a pour président M. le professeur *Eugène Mottaz.* Les six autres membres sont : MM. *Paul Maillefer,* conseiller national; *Henri Bersier,* conseiller national; *Fernand Chavannes,* auteur dramatique; *Auguste André,* professeur à l'Université; *Francis de Jongh* et *Auguste Huguenin,* directeur de « La Muse »; ce dernier est secrétaire.

Le jury a décidé de laisser aux auteurs la plus grande liberté dans la manière d'envisager et de traiter le sujet. La pièce pourra comporter une partie de musique et de danses.

Conditions du concours :

1. Le concours est ouvert entre tous les auteurs suisses, résidant au pays ou à l'étranger. — 2. Les œuvres devront être inédites. — 3. Les manuscrits (écrits à la machine ou copiés très lisiblement) devront être adressés au président : M. le professeur Eugène Mottaz, av. Ruchonnet 37, à Lausanne, *avant le 31 juillet 1922.* — 4. Ils porteront un signe, une devise ou une légende quelconque et seront accompagnés d'un pli cacheté renfermant le nom, l'adresse de l'auteur et le signe, la devise ou la légende de l'œuvre. — 5. Les noms des auteurs ne seront connus du jury qu'après la proclamation des résultats. — 6. Le jury établira un classement des œuvres. Ses décisions seront prises à la majorité des voix. — 7. La décision du jury sera annoncée, au plus tard, le 31 octob. 1922. — 8. La pièce choisie sera jouée par « La Muse ». L'auteur touchera les droits d'usage. — 9. Les manuscrits des œuvres non primées seront retournés à leurs auteurs dès le 1er janvier 1923.

OBSERVATION MORDANTE. — On parle de mensonge.

— Dans ma vie, raconte une dame, je n'ai menti que trois fois.

— Oh ! observe un sceptique, voilà qui fait déjà quatre.

JEUNE PAYSAN VAUDOIS

JEUNE paysan vaudois, tu es le descendant d'une race robuste. Tes ancêtres cultivaient déjà la bonne terre, au temps où les nobles chevaliers sortaient de leurs châteaux, aux murs crénelés, pour se faire la guerre. Dans les bonnes villes du Pays de Vaud, aux étroites ruelles tortueuses et sans lumière, ils venaient déjà vendre les produits de leur sol.